

LUCIE PAGÉ

Avec la collaboration de

KAMI NAIDOO-PAGÉ

et de JAY NAIDOO



DEMAIN,
IL SERA
TROP TARD,
MON FILS

Stanké

LUCIE PAGÉ

Avec la collaboration de
KAMI NAIDOO-PAGÉ
et de JAY NAIDOO

DEMAIN,
IL SERA
TROP TARD,
MON FILS

Stanké

Une société de Québecor Média

LES AUTEURS

Lucie Pagé

Journaliste, écrivaine et conférencière, Lucie Pagé partage sa vie entre l'Afrique du Sud et le Québec depuis la libération de Nelson Mandela, en 1990, moment où elle a commencé sa correspondance pour plusieurs médias québécois tant à la télé et à la radio que dans la presse écrite. Elle a publié cinq ouvrages traitant de l'Afrique du Sud, du continent africain, du racisme et de la justice sociale dans le monde, dont quatre chez Libre Expression. Deux récits, *Mon Afrique* (2001) et *Notre Afrique* (2006), et deux romans, *Eva* (2005) et *Encore un pont à traverser* (2010). Elle a publié le guide *Comprendre l'Afrique du Sud*, chez Ulysse (2011). Elle a aussi contribué aux livres *Bancs publics* (Lanctôt, 2006) et *La vie est belle* (Isabelle Clément, Fides, 2008).

Diplômée en communications de l'UQAM (1985), Lucie a été plusieurs fois primée dans sa carrière avec, notamment, une médaille d'argent et une mention d'honneur du Prix du magazine canadien, deux nominations aux prix Gémeaux, des mentions

au festival Vues d’Afrique et au Festival des films de l’Afrique australe.

Elle est mariée à Jay Naidoo, militant antiapartheid et ministre dans le cabinet Mandela, et considère ses trois enfants, Léandre, Kami et Shanti, comme ses plus grands chefs-d’œuvre.

Kami Naidoo-Pagé

Kami, fils de Lucie Pagé et de Jay Naidoo, est un citoyen du monde. Sa vie est la rencontre entre le Nord et le Sud politiques, entre l’Occident et l’Orient culturels. Né sous l’apartheid en Afrique du Sud, en 1992, il a étudié dans les lycées français du pays, et a fait le quart de ses études au Québec.

Après son baccalauréat international en sciences de la santé au Collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal, Kami a voyagé à travers le globe « parce qu’il faut comprendre le monde si on veut le changer ». Il a ensuite travaillé au sein d’un projet de développement d’agriculture biologique pour les fermiers du Mozambique rural très pauvre. Kami est polyglotte et écrit aussi bien en français qu’en anglais. Il travaille présentement pour le projet de développement Earth Rise, en Afrique du Sud, tout en poursuivant ses études en gestion des affaires à l’Université d’Afrique du Sud (UNISA), la plus importante université d’enseignement à distance en Afrique. Dans ce livre, nous retrouverons les écrits de Kami sous la forme de lettres écrites à sa mère, de réflexions, d’anecdotes, de contes et de poèmes.

Jay Naidoo

Dernier d’une famille de sept enfants d’origine indienne et établie depuis quatre générations en Afrique du Sud, Jay Naidoo, militant antiapartheid, était dans la jeune vingtaine que son nom faisait déjà trembler les murs. Orateur charismatique, homme

passionné qui a à cœur la justice sociale, Jay est élu, en 1985, secrétaire général fondateur du Congrès des syndicats sud-africains (COSATU). En 1994, Nelson Mandela le nomme dans son cabinet à titre de ministre responsable du Programme de reconstruction et de développement, puis de ministre des Télécommunications. Il a présidé la Banque de développement de l'Afrique australe pendant dix ans. Il est président de Global Alliance for Improved Nutrition (GAIN), une organisation de lutte contre la malnutrition dans le monde. Il siège à une multitude de conseils d'administration et est impliqué dans nombre d'organisations de développement, de promotion de la paix, des femmes et des jeunes, de lutte contre la corruption et contre l'injustice. Il a écrit un premier livre *Fighting for Justice* (Picador Africa, 2010) et prépare un autre ouvrage.

Les contributions de Jay dans ce livre viennent ponctuer une conversation entre mère et fils, mais en lui apportant la perspective de quelqu'un qui a déjà, en quelque sorte, changé le monde par son rôle dans la libération de l'Afrique du Sud.

Note de l'éditeur

La version numérique de ce livre contient une grande quantité de liens auxquels le lecteur peut accéder à cette adresse : www.edstanke.com/demain

PROLOGUE

Cher Kami,

Au moment où j'écris ces lignes, tu as vingt et un ans. Une génération. C'est énorme si je vois ce que tu as accompli. C'est peu dans l'histoire d'un pays. Lorsque est née la démocratie en Afrique du Sud, en 1994, nous disions que cela prendrait *au moins une, sinon deux générations* avant que le pays ne devienne « normal » après l'horreur de l'**apartheid**¹. Au rythme où vont les choses, ce sera plutôt trois ou quatre générations. Tu chemines plus vite que ton pays de naissance.

Tu es né sous l'apartheid, sous des lois inéquitables. Tu as vu l'injustice, tu l'as vécue et tu en as souffert. En octobre 2008, Nelson Mandela t'a demandé : « Et toi, qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? » Tu lui as répondu : « Je veux être comme mes parents. Je veux changer le monde. » Faut-il se surprendre de ta réponse ? **Madiba** avait

1. Les mots en gras renvoient au lexique de la page 327.

sursauté. Tu l'avais impressionné sur-le-champ. Et ta réponse avait été si spontanée ! Et là, ta sœur et moi avons été témoins d'une conversation entre un homme de quatre-vingt-dix ans et un adolescent de seize ans qui ont, pendant une heure, construit un pont d'idées entre les quatre générations qui les séparaient, en nouant un profond dialogue sur des sujets et des enjeux si importants dans la vie : la paix, la guerre, le racisme, la corruption, le pouvoir, la politique, la solitude, le silence, les valeurs, l'intégrité, l'être humain, la société. Sans oublier l'Ubuntu², la philosophie africaine qui était au cœur de la façon d'être de ce grand homme si humble assis devant nous.

À vous écouter, les solutions aux injustices, aux guerres et au chaos de ce monde seraient si simples. Ce n'est pas de l'argent qu'il faut avant tout. Même avec tout l'argent du monde (ce que nous avons), si les solutions ne sont pas basées sur les valeurs humaines comme l'intégrité, le respect, la compassion et l'humilité, la paix ne sera pas durable. La justice sera un leurre.

À quoi aspirons-nous tous ? Une vie heureuse et pacifique, bien sûr. Un toit convenable, un lit confortable ; deux, peut-être trois repas par jour. Nous exigeons une école à proximité, qui soit accessible et universelle, avec des professeurs qualifiés. Nous espérons un travail, payant si possible, et, avec un peu de chance, qui nous plaît. Nous voulons marcher les épaules détendues dans la rue ; dormir à poings fermés. Nous renouvelons sans cesse l'image d'une société où la corruption n'existe pas, où nous confions les tâches d'organisation sociale à des politiciens qui

2. L'Ubuntu est une philosophie qui englobe plusieurs mots : confiance, attention, soin, partage, respect, communauté, entraide, générosité... *Je suis qui je suis par ce que nous sommes tous ; je suis à travers les autres.* Et le plus simplement possible : *Je suis parce que nous sommes.*

sont là pour servir le peuple et non leur ego ou leur compte de banque. Nous aspirons à un monde où on ne juge pas la valeur d'une personne selon la couleur de sa peau, son compte en banque, son orientation sexuelle, sa religion ou son sexe, mais selon son humanité.

Malheureusement, tout cela reste un rêve pour la majorité des gens de la planète. Un milliard de personnes se couchent tous les soirs le ventre vide. Un autre milliard mange trop peu et un autre encore bouffe trop et mal. Pourtant, on gaspille près de la moitié de toute la nourriture produite ! La cupidité épuise la planète qui s'éreinte au vu et au su de tous. Ses ressources sont dilapidées sans scrupules.

On a les chiffres et les preuves en main, mais ceux qui détiennent le pouvoir ne font rien parce qu'ils se soucient avant tout de l'économie et non de l'humanité et de l'environnement qui la soutient. Le but dans la vie est de gagner de l'argent, d'acheter, et de gagner encore plus d'argent. Si ça tue la planète, une communauté, un environnement ou des principes, ce n'est pas grave ! Pourvu que les indices économiques grimpent, coûte que coûte ! On valorise l'avoir, on oublie l'être. La bonté, l'amour, le bien-être sont relégués au cabanon où on empile les choses inutiles. La haine, la guerre, la corruption sont devenues normales.

À certains endroits de la planète, on cache les femmes, leur corps, leur visage et même leurs yeux ! Et elles sont violées et battues, tout autant que les femmes qui portent une minijupe. Des gens sont ostracisés, punis, tués parce qu'ils aiment quelqu'un de leur sexe. Coupables d'amour ! Mais on les honore s'ils vont tuer à la guerre. Les guerres ! Terribles, inutiles, guerres d'argent, guerres de religion, souvent les deux. Chaque année, on dépense plus d'argent dans le monde pour la guerre qu'il n'en faudrait pour

éradiquer la pauvreté. Et si on éliminait la corruption, on pourrait éradiquer toute la pauvreté, et il resterait encore de l'argent. Alors Madiba a raison : ce n'est pas l'argent qui manque.

Mon fils, notre génération vous laisse une planète massacrée. On a oublié qu'on vous l'avait empruntée et on agit comme s'il y en avait plusieurs en réserve pour satisfaire notre cupidité. Ta génération ne peut pas suivre notre route. Nous nous enfonçons dans un cul-de-sac. Un suicide planétaire. Il vous faut tracer un nouveau chemin.

Et si on conjugait la sagesse de Mandela et la fougue des jeunes de ta génération ? Peut-être pourrions-nous changer le monde.

Chapitre 1

L'INJUSTICE {JUGER}

Lucie

Le ciel est bleu ce matin, comme toujours lorsque commencent les mois d'hiver, à Johannesburg, en Afrique du Sud. La pluie prend un congé de six mois entre mai et octobre. Mais à Johannesburg, à 1 600 mètres d'altitude, le froid matinal est mordant. Le soleil fait grimper le mercure à 15 °C, peut-être même 20 °C durant le jour, mais la nuit, il faut se coller. Tu es enfoui dans mon ventre contre le dos chaud de ton papa. Le soleil inonde notre lit. On parle de toi en ce matin de juin 1992.

— J'espère qu'il aura tes cheveux, dis-je en passant la main dans son épaisse chevelure noire et bouclée.

— J'espère qu'il aura ta bouche, répond-il.

Nous rions.

Et puis, nous spéculons sur la couleur de ta peau. C'est un sujet grave en Afrique du Sud. Après tout, le régime de l'apartheid était basé sur la couleur de la peau. Bien sûr, les chances que tu aies la peau café au lait sont plus élevées, mais il y a des cas où le patrimoine génétique d'un parent prend toute la place.

Sur les quelque 25 000 gènes de l'être humain, une poignée seulement – quatre, cinq ou six – détermine la couleur de la peau. Il existe cependant des cas très surprenants. Comme ces jumeaux nés d'une mère blanche et d'un père noir. Le garçon est noir comme son père, les cheveux noirs crépus, et la fille est blanche comme sa mère, les yeux bleus et les cheveux blonds. C'est la loterie.

Certains cas laissent pantois. Par exemple, un couple britannique noir a eu des jumeaux : le garçon est noir comme ses parents, la fille, blonde aux yeux bleus, a la peau blanche. Dans ce cas, il s'agit de ce qu'on appelle le *throwback gene*. C'est une sorte de gène récessif, un gène qui dort pendant quelques générations. Et pouf ! Il se réveille. Un caprice génétique que les scientifiques ne peuvent qu'observer, mais qu'ils n'arrivent pas à expliquer. Il est important de noter que le concept de race n'existe pas scientifiquement. La race ne se lit pas dans le génome humain. Elle naît dans notre tête, pas dans nos gènes. En termes scientifiques, il n'y a qu'une race humaine.

En Afrique du Sud, un célèbre cas de *throwback gene* a donné lieu à un livre³ et à un film⁴. En 1955, sept ans après le début de l'apartheid, Sandra Laing est née noire de parents blancs sud-africains, des **Afrikaners**. Son père, Abraham Laing, et sa mère, Sannie Laing, étaient des partisans convaincus du régime de l'apartheid, membres du Parti national au pouvoir et de la stricte (et blanche) Église réformée hollandaise. En d'autres mots, ils menaient une vie très blanche, tant dans leur culture et leurs croyances que dans leurs relations avec les Noirs, qui n'étaient dans les parages que pour nettoyer et servir.

3. *When She Was White: The True Story of a Family Divided by Race*, Judith Stone, Miramax, 2007.

4. *Skin*, Anthony Fabian, 2008.

Lorsque ce bébé noir est né, Sannie et Abraham ont eu un choc, il va sans dire. La maman a accueilli sa progéniture et accepté la couleur de sa peau. Le papa refusait d'admettre qu'elle avait la peau foncée, l'appelait sa « petite fille blanche », l'empêchait même de rester au soleil. Il exigeait qu'elle soit traitée et reconnue comme une Blanche parce que, selon Abraham, plus une personne avait la peau foncée, moins elle avait de valeur.

Ils vivaient dans un quartier blanc, loi oblige. La famille Laing faisait jaser, mais Sandra était théoriquement une fille afrikaner, malgré la couleur de sa peau, non ? Elle parlait l'afrikaans, mangeait comme une Afrikaner, pensait comme une Afrikaner, priait comme une Afrikaner. Tout comme les enfants nés au Québec de parents immigrants, et dont, au téléphone, on ne peut deviner les origines parce qu'ils ont l'accent québécois. En Afrique du Sud, l'accent trahit habituellement la « race ». Sauf dans le cas de Sandra, qui avait un accent blanc afrikaner.

Les choses se sont compliquées quand Sandra est entrée à l'école. Les autres parents ont protesté. Les écoliers aussi puisque c'était comme ça qu'on les éduquait. « Quelqu'un à la peau foncée est moins bon, moins intelligent, moins propre, moins... humain. » Pour un Afrikaner pur et dur, un Noir n'est pas un vrai enfant de Dieu. La bataille s'est étalée sur plusieurs années pendant lesquelles Sandra vécut l'enfer à l'école. Elle était traitée de tous les noms, victime des pires coups de ses pairs et de harcèlement de la part des professeurs. Même le directeur l'enfermait parfois dans une pièce sombre. Jusqu'au jour où elle dut passer le très sérieux « test du crayon » qui consiste à placer un crayon dans la chevelure de la personne : s'il tombe, elle est classifiée blanche ; sinon, elle est classifiée métisse ou noire. Sandra a été « reclassifiée » métisse. Elle n'avait donc plus le droit d'habiter

avec sa famille. Son père s'est battu. Test de paternité à l'appui, il a finalement gagné sa cause devant la Cour suprême. Mais il était trop tard. Il avait perdu sa fille. Elle a fini par prendre la fuite avec Petrus, un Noir, avec qui elle a eu des enfants, le premier à seize ans. Son père, dégoûté, l'a reniée pour toujours. Il est mort sans lui pardonner. Sandra a dû changer de nouveau de classification raciale pour pouvoir habiter avec ses enfants... Tout ça à cause de la couleur de sa peau... Dans son cas, le *throwback gene* remonterait à sept générations du côté paternel.

L'Afrique du Sud a son lot d'histoires inimaginables. Mais tu seras peut-être surpris d'apprendre qu'au Canada on a voté une loi en 1857 qui donnait la permission à l'Église d'éduquer et de « civiliser » les autochtones. On a arraché à leur famille 150 000 enfants des Premières Nations pour les placer dans des orphelinats afin de les « civiliser ». En 1920, un représentant du gouvernement canadien, Duncan Campbell Scott, a dit qu'il fallait « tuer l'Indien dans l'enfant » et « transformer [les Indiens] en de respectables citoyens canadiens ». Ces enfants étaient battus, violés, continuellement agressés. On voulait en faire des « bons petits Blancs ». À l'image des Blancs civilisés qui leur imposaient ces sévices ? Le dernier de ces pensionnats à fermer ses portes au Canada fut celui d'Akaitcho Hall, à Yellowknife... en 1996. Ça ne fait pas un siècle ! Ce sont d'ailleurs les politiques amérindiennes du Canada qui ont servi de plan directeur au gouvernement sud-africain pour la création des **bantoustans** (*Land Act*, 1913), des poches de territoire où on casait les Noirs selon leur ethnie, comme dans nos réserves indiennes.

Alors que je suis lovée contre ton père en ce matin d'hiver austral de 1992, le sujet revient donc, encore une fois, sur le tapis.

— S'il est blanc, il ne se fera pas arrêter et fouiller dans les aéroports comme toi, dis-je en guise de farce à ton père.

Même avec un passeport diplomatique, ministre dans le gouvernement de Nelson Mandela, ton père se fera arrêter, accuser d'avoir acheté un faux passeport, se fera mettre à nu, subira une fouille intégrale, jusque dans l'anus. À Montréal ! Aurait-on réservé ce sort à un ministre blanc ?

— S'il est noir, il sera fier de l'être, me répond-il, peu porté à rire sur le sujet.

Après t'avoir imaginé de toutes les couleurs, ton père et moi nous levons et nous mettons chacun en route pour notre journée. Moi, je dois aller à la clinique pour des prises de sang de routine.

L'infirmière m'accueille très gentiment. C'est une dame blanche d'une cinquantaine d'années, les cheveux teints foncés, un gros diamant à l'annulaire, une chaîne en or au cou. Elle me donne un formulaire que je remplis alors qu'elle prépare son aiguille et ses fioles. Nous parlons de toi, qui arrives dans six mois. Un garçon ? Une fille ? « Je vois tellement de bébés malades. Je ne vous souhaite qu'un bébé en bonne santé ! » me dit-elle avec un grand sourire.

Je dépose le formulaire complété sur sa table. Elle serre l'élastique autour de mon bras tout en jetant un coup d'œil sur les informations que j'ai inscrites. « 1961... Ça vous fait trente ans, vous êtes encore si jeune ! » s'exclame-t-elle, radieusement jalouse. On rit gentiment toutes les deux. Elle enlève le capuchon de l'aiguille stérile tout en continuant à lire le formulaire et place la pointe sur la veine. Et puis, tout d'un coup, elle devient toute rouge. Elle me regarde droit dans les yeux, le front plissé de colère, et enfonce l'aiguille comme un couteau, mais de travers de sorte que la veine se déchire. « Vous êtes mariée à Jay Naidoo ! » Pour beaucoup de Blancs sud-africains, ton père c'est

Satan, le diable en personne. Il faut dire que, en colère, il est impressionnant avec ses grands yeux ronds exorbités. L'infirmière me taxe de traîtresse, m'accuse de gaspiller la vie d'un enfant, car j'y ai injecté du sang noir alors que j'avais tout à fait la possibilité de donner la vie à un enfant blanc. Et si tu naissais avec la peau blanche comme la mienne, que dirait-elle? « Fiou! Il a été sauvé »?

Je repars avec une bosse de sang de la grosseur d'une balle de golf à l'intérieur de mon coude – j'ai eu le bras tout bleu pendant un mois. Je suis surtout repartie avec une peine immense de voir à quel point l'être humain peut être stupide. J'ai tellement pleuré. Tu n'étais pas encore né et tu étais déjà victime d'injustice.

Kami

J'ai le vertige parfois, maman, lorsque je réalise l'ampleur de la tâche de notre génération devant le monde que nous avons reçu en héritage. Et je ne suis pas le seul.

En juin 2013, j'étais en Turquie dans le cadre d'un stage de formation sur l'activisme environnemental. Le hasard a voulu qu'il se tienne en même temps que les manifestations de la place Taksim où des milliers de gens, des jeunes surtout, manifestaient dans la rue dans un chaos total, exposés à la brutalité policière et aux gaz lacrymogènes. Je me suis retrouvé au milieu de la foule et j'ai suffoqué sous les gaz. Mes poumons brûlaient. Je te raconterai cette aventure plus tard, mais je veux juste pour le moment soulever un point qui est ressorti pendant la conférence, des mots qui m'ont coupé le souffle, pire que les gaz dans la rue. Un des intervenants était le lauréat du Nobel de la paix de

2007, l'ex-vice-président américain Al Gore. Il nous a posé une question après avoir exposé le grave état de la planète dont nous héritons : « Voulez-vous vraiment avoir des enfants ? » J'en suis resté pantois.

Auparavant, quand on me demandait ce que je voulais faire dans la vie, je répondais ingénieur. Et puis, j'ai changé d'idée, je voulais devenir médecin. Mais maintenant, je sais ce que je veux faire de ma vie : je veux « changer le monde ». On ne peut pas continuer ainsi. Si c'était moi aujourd'hui qui devais passer le flambeau à mes enfants, j'aurais une peine profonde. Une peur aussi, une terrible peur. Quel futur leur laisserais-je ?

J'ai grandi dans une famille complexe. J'ai eu une vie complexe, partagée entre deux continents. Des études aux écoles françaises de Johannesburg et du Cap, des études dans des écoles de Gatineau et de Montréal. J'ai grandi dans une famille qui a deux cultures, deux langues, deux religions, et de multiples traditions. J'ai été privilégié, je le sais. J'ai eu une éducation riche, ne serait-ce que par les gens que j'ai côtoyés. J'ai grandi dans une famille qui a toujours été très politisée et ouverte sur le monde. Tant de gens ont franchi notre porte d'entrée et ont partagé des repas avec nous. Je ne savais plus sur les genoux de qui je me retrouvais, ceux de chefs, de présidents, de rois, et même de dictateurs.

Je me suis assis devant le président Lula, qui nous a demandé avec une impatience à peine voilée : « Dites-moi ce que vous voulez de moi et je le fais. » Chaque rencontre avec Mandela était comme un renouvellement de mon serment à servir la cause juste. J'ai serré la main à Castro bien avant Obama, j'ai parcouru des fermes avec le président Chissano alors que je travaillais pour un établissement promouvant des projets d'agriculture biologique au Mozambique, j'ai discuté avec bien d'autres politiciens, des Nobel, des

scientifiques, des artistes, négocié avec des marginalisés, toujours dans des endroits différents du globe ; j'ai toujours été proche du pouvoir, accédant parfois grâce à mon nom à des endroits réservés. Je n'ai donc jamais rêvé au pouvoir, à l'argent, au statut ; j'ai grandi derrière les scènes de la politique et de la société civile, composée de tous ces mouvements et institutions qui luttent pour établir la justice et la solidarité sociale. En grandissant dans cet environnement, je reconnaissais ceux qui avaient une grande mission sur la terre : celle d'être un être humain.

L'avantage, c'est que j'ai trouvé ma passion très tôt, et en connaissant ma raison d'être, je veux diriger ma vie et poser les questions qui sont pertinentes pour réaliser mon rêve. Je me lance avec impatience à la découverte du monde, armé des valeurs que je sais nécessaires, mais ne comprenant pas encore leur utilité ; je suis déjà triste de l'état dans lequel il est, et je ne vois rien changer autour de moi à grande échelle pour les plus pauvres.

Je me rends compte que plus j'avance, plus les réponses que j'obtiens me mettent à l'épreuve. Pourquoi le pouvoir corrompt-il ? Pourquoi avons-nous une telle pénurie de leaders alors qu'il y a tout ce qu'il faut pour en avoir ? Comment fonder nos vies sur les valeurs morales fondamentales plutôt que sur l'avarice ? Pourquoi nos institutions démocratiques sont-elles bureaucratiques et inertes, déconnectées des réalités quotidiennes et prises en otage par des intérêts personnels et corporatifs corrompus ? Quels types d'emplois et d'innovations faut-il pour assurer le développement durable et équitable de nos sociétés ? Quelles réformes du système d'éducation sont nécessaires pour bien préparer la jeunesse ? Les relations internationales sont d'une grande importance, surtout face à la crise environnementale qui menace et frappe sans distinguer les frontières. Nous n'arriverons à la

résoudre que si nous ouvrons un débat honnête sur la question de la distribution des matières premières, qui se trouvent en grande partie dans le « monde en voie de développement », ce qui implique de mettre à nu le système d'exploitation global pour assurer à chacun sa part légitime de la richesse. Repousser les vraies questions, celles qui font certes mal, nous rapproche dangereusement d'un précipice, dont nous ressortirons au mieux ensanglantés et, au pire, brisés au-delà de tout espoir de guérison.

Chaque génération doit trouver sa lutte ; la mienne a une grande difficulté à le faire, car les problèmes sont devenus plus complexes, dans le monde extérieur comme dans notre for intérieur, les dépressions sont plus vastes et sans merci, touchant les diplômés comme les illettrés. L'ennemi est parasitique, flou et puissant, et il aime l'argent. Et lorsque tout s'effondre, ce sont les citoyens qui paient la note.

Bien sûr, j'ai eu la chance d'avoir l'espace et le temps pour rêver, n'ayant à penser, grâce à mon bagage familial, qu'à tomber amoureux du monde et à développer une foi inébranlable en la victoire des bonnes intentions humaines. J'ai goûté aux belles choses de la vie auxquelles seule une petite élite a accès : j'ai pu pratiquer n'importe quel loisir ou sport et voyager dans de nombreux pays, plus de pays que le nombre d'années que j'ai vécues. Mais j'ai surtout accumulé une richesse inestimable en raison de la qualité des personnes qui se sont rassemblées autour de notre table à souper ou que j'ai rencontrées à travers le monde.

Ces rencontres sont toujours une source d'inspiration pour moi, tout autant que celles avec les grandes personnalités comme les Mandela, Tutu, dalai-lama et Lula. Ces derniers m'ont cependant appris qu'il est possible de faire quelque chose de grand, qu'on croit impossible. C'est Mandela qui a dit : « Ça semble impossible jusqu'à ce que ce soit fait. » Il a entièrement raison.

Le monde a toujours été très petit pour moi du fait que mes deux parents ont eu un impact si grand, toi, maman, par ton art et ton journalisme, qui as fait un pont entre l'Afrique et le Canada, et papa qui a touché la vie de millions de gens grâce à son travail et son dévouement pour des causes qui le touchent depuis qu'il est jeune. Vous m'avez certes sensibilisé à l'injustice, mais je fais quoi maintenant avec cette conscience ? J'en pleure parfois, maman, des injustices que je vois. Par exemple, on a établi le seuil de la pauvreté à 1,25 dollar par jour, ce qui démontre chez cette élite qui a pris cette décision une arrogance cachant à peine l'avarice. Et si on les payait 1,26 dollar par jour en leur disant ensuite : « C'est bon, tu n'es plus pauvre, va prendre soin de ta famille avec l'argent qu'il te faut pour acheter une bouteille d'eau » ? Toutefois, je suis convaincu que la pire crise qui nous affecte est celle des valeurs. Elles sont perdues, écrasées sous la « génération carte de crédit », l'obsession d'avoir toujours plus au détriment du bien-être des autres. Je suis renversé par la logique de votre génération, maman.

Mon cœur m'appelle à travailler avec les êtres humains ; il me dit qu'il faut qu'on s'organise et qu'on se pose des questions très difficiles. La première qui me vient à l'esprit est : Pourquoi est-ce que ma génération est née et a déjà peur que le monde s'effondre ? L'environnement, les guerres, la faim, la pauvreté... Et quand on dit guerre, il faut se souvenir que ce sont des êtres humains qui se battent, qui se tuent pour des raisons idéologiques. Si on peut tuer pour des raisons idéologiques, pourquoi est-ce qu'on ne peut pas s'entraider pour des raisons idéologiques ?

J'ai perdu la foi en l'humanité. Ça a été dur de prendre conscience que tout ce en quoi je croyais – que les êtres humains essayaient d'évoluer vers quelque chose de meilleur – n'était pas vrai. Tout le monde essaie de faire du mieux qu'il peut, mais il n'y a pas

grand monde qui pense à la façon dont on va changer les choses ensemble. Et donc, je n'ai jamais perdu la foi en l'être humain, en toi, ou en mes amis, ou en une personne en particulier, mais dans l'humanité collective, oui. Va-t-on parvenir à réparer ce qui doit être réparé? Je ne suis pourtant pas de la génération qui a causé tout cela. Je suis de la génération qui a la responsabilité de changer notre mentalité commune. Notre avenir – la planète! – dépend de notre réussite.

Lucie

Le 22 novembre 1992, tu nais, la peau café au lait, dans une Afrique du Sud en sang. Des guerres déchirent tous les coins du pays, celles qui opposent les Noirs et les Blancs bien sûr, mais aussi des guerres entre Indiens et Noirs, entre Métis et Noirs, entre Blancs et Indiens, entre Indiens et Indiens... Pendant ma grossesse, j'ai couvert ces conflits dans mes reportages pour Radio-Canada. Une fois, j'ai appelé pour dire qu'il venait d'y avoir vingt-deux morts. Mais on n'a pas pris la nouvelle. « Tu avais cinquante-six morts la semaine dernière. On va attendre un peu... » C'est terrible, s'habituer à la guerre.

Tu es né alors qu'il y a dans la voiture une veste pare-balles. Comme il y a eu des tentatives de meurtre contre ton papa, on a exigé qu'il se déplace avec deux gardes du corps et une veste pare-balles. Mais il ne la porte pas. Il dit que l'esprit de sa mère le protège.

Tu es né dans l'injustice. Beaucoup de lois de l'apartheid sont encore en vigueur. La constitution raciste du régime tient toujours les rênes du pouvoir suprême. Bien sûr, les pires lois ont été abrogées. Auparavant, si j'avais embrassé ou – sacrilège! – fait l'amour avec

un Noir, j'aurais pu écoper de sept ans de prison. Par contre, un couple mixte a encore toutes les misères du monde à habiter ensemble, même si on vient tout juste d'abroger le **Group Areas Act**, la loi qui assignait aux gens un lieu de résidence selon leur classification raciale. Elle est pourtant toujours appliquée. Pour que ton papa ait le droit d'habiter avec moi, à Johannesburg, l'agent d'immeuble a dû faire signer un papier à tous les voisins leur demandant si cela les dérangeait d'avoir Jayaseelan Naidoo, un non-Blanc, comme voisin. Et par non-Blanc, on voulait dire « une personne de race inférieure ». Ils ont signé. Mais on avait choisi justement le quartier où s'étaient amassés beaucoup de couples mixtes.

Tu as deux semaines. Il faut que j'aille au bureau du gouvernement pour t'enregistrer. Je suis seule avec toi. Sur le formulaire, on demande la race des parents. La dame coche « Blanc » à côté de mon nom.

— Et le père ?

Je refuse de répondre. Elle répète sa question, d'un ton plus agressif.

— Et le père ?

Je reste coite. Elle s'exaspère et coche « Blanc » à côté de ton nom. Voilà, tu es officiellement un Blanc selon la loi sud-africaine. Tu ne pourrais pas, sous l'apartheid, vivre avec ta femme et tes enfants si tu mariais une Sud-Africaine d'origine indienne comme ton père. En réalité, si j'avais donné la race de ton père, on t'aurait classifié « Métis – Autre » (car Métis tout court, c'est un enfant de parents noir et blanc). Mais cela m'importe peu. Je ris dans ma barbe. J'ai confiance que les négociations qui sont en cours, entre le président De Klerk et celui de l'ANC, Nelson Mandela, feront taire tous ces conflits armés qui pourraient assez facilement virer en terrible guerre civile.

J'ai confiance en Mandela. Jusqu'à sa sortie de prison, c'était une fable peut-être trop belle pour être

réelle. Mais cet homme en est sorti en tendant la main au chef du parti qui l'a gardé en captivité pendant vingt-sept ans – plus ou moins dix mille nuits. Tu imagines, Kami? Dix mille jours derrière des barreaux à cause de la couleur de sa peau! Et il est sorti sans esprit de vengeance. « Bâtissons un pays ensemble », a-t-il dit au président De Klerk. C'était la seule chance de s'en sortir avec le moins de morts possible.

S'il y a eu miracle politique en Afrique du Sud, c'est parce que la révolution a été négociée. « Je crois que l'ampleur de ce qui a été accompli en Afrique du Sud n'est pas justement reconnue », dit le journaliste réputé Allister Sparks, auteur de plusieurs livres d'analyse sur l'histoire politique de son pays. « Un règlement similaire au Moyen-Orient, écrit-il dans *Beyond the Miracle*, consisterait à regrouper Israël, la Cisjordanie et la bande de Gaza dans un seul État laïque qui serait dirigé par un gouvernement à majorité palestinienne et dans lequel les Juifs vivraient en paix et en sécurité en tant que groupe minoritaire. Telle est l'ampleur de la réussite de l'Afrique du Sud, l'envergure de sa révolution politique. »

Te souviens-tu des attaques du **11 septembre**, en 2001? La première chose que le président Bush a dite, c'est: « Pas de négociations! » Alors que Nelson Mandela a dit: « Il faut négocier! » Il faut négocier avec ceux qui ont commandité ces attentats, comme Mandela a négocié avec ceux qui ont harcelé, torturé, emprisonné, assassiné ses camarades, son peuple. Et qui lui ont volé vingt-sept ans de sa vie! Si un parti, un groupe ou un camp n'est pas impliqué dans la solution, la paix ne sera jamais possible. L'exclusion crée la guerre. Aurait-on eu un miracle politique en Afrique du Sud avec un Bush?

QUELLE PLANÈTE LÉGUONS-NOUS À NOS ENFANTS ?

« Il y a eu génocide des valeurs », dit Kami Naidoo-Pagé, fils de la journaliste et écrivaine Lucie Pagé, dans un échange franc avec elle à propos de l'atroce dette écologique et humaine que lui laisse sa génération. Dans un monde de plus en plus complexe, cette conversation entre mère et fils tente d'enjamber le fossé intergénérationnel pour tracer une feuille de route en quête de justice sociale.

« Je suis né dans un pays qui était la figure de proue du racisme. On pourrait dire alors que je suis né dans l'injustice, mais je préfère penser que j'émerge de la lutte pour la justice. » De ce cri du cœur, sa voix, celle de la jeunesse qui s'impatiente et veut agir, est fraîche, persévérante et pleine de vie. D'espoir, surtout.



LUCIE PAGÉ partage sa vie entre l'Afrique du Sud et le Québec depuis 1990. Après la libération de Nelson Mandela, elle est devenue correspondante pour les médias québécois. Elle est mariée à Jay Naidoo, ministre au cabinet de Mandela, et a trois enfants.